

Oasis

Broadway, downtown Los Angeles. Le bruit, partout. Un brouhaha volcanique, agressif et grondant. On achète, on vend, on marchande, on essaie de convaincre, on extorque dans des odeurs de gaz d'échappement, d'eau de Javel, de plastique neuf et de sueur. Les boutiques d'appareillages électroniques et de baskets à prix cassés avalent puis recrachent les clients sans désempir.

A l'angle de Broadway et de la 7^e Rue, une femme lit à haute voix un livre où il est question de bergers et de ciel. Elle paraît flotter sur un nuage, coupée dans son monde, loin des klaxons, des voitures et des passants.

En face d'elle, un type boit ses paroles, complètement subjugué.

Décalage horaire

Vingt-trois heures. Les spots de la piscine du motel sont allumés. L'eau est fluorescente et trouble. La lumière semble pulvérisée dans le liquide, vaporisée.

La nuit est électrique.

C'est peut-être le bruit intermittent des sirènes. Ou l'hélicoptère qui passe comme un oiseau de proie au-dessus des maisons. Toutes les dix ou vingt secondes, il allume son projecteur et un cône blanc le relie au sol.

A la télévision, des gens s'agitent, parlent beaucoup et promènent des sourires inamovibles à travers la platitude du petit écran.

La nuit va s'étirer pendant quelques heures encore, dans les pulsations du nimbe cathodique et le bruit des sirènes.

Aurores

Une femme est debout à l'arrêt de bus, entre une bouche d'égout et le panneau des horaires. Elle a une perruque blonde aux reflets métallisés, des faux cils et une silhouette bizarre, charpentée comme une fusée de l'ère soviétique.

Impossible de dire si elle vient de se lever ou si elle rentre se coucher.

Un camion-poubelle remonte la rue et avale les ordures que lui lancent deux employés municipaux.

Le ciel se lève.

La femme regarde en direction de la lumière. Elle sourit à moitié.

Le monde est plein de gens et de secrets.

Fast-food 1

Ils sont trois: le père, la mère et la relève.

Ils mangent, les coudes plantés dans la table. Ils sont entourés de frites, de burgers, de beignets de poulet, d'oignons frits et de sundaes sauce chocolat dégoulinants. La table est un chantier, un champ de bataille de nourriture et de papiers gras.

Le gamin, version neuve et lisse du père, trempe ses frites dans un étalement de ketchup qu'il ne quitte pas des yeux.

Professionnels du recyclage, ils ne laissent rien de comestible sur la table.

De derrière la vitre, on peut presque deviner le bruit qu'ils font.

Eclipse partielle

Hollywood Boulevard, quatorze heures. La lune est entrée dans l'axe du soleil: la lumière décline, la luminosité change. Les couleurs deviennent sourdes, étouffées. Elles tirent sur le jaune. On se croirait dans un épisode colorisé de Twilight Zone.

Les passants se sont arrêtés. Ils regardent droit dans le soleil à travers des verres fumés et observent l'avancée de l'éclipse.

Ils prennent connaissance du cours du cosmos.

Hôtel 1

L'hôtel doit dater des années 20. Stucs au plafond, fausses colonnes intégrées dans le mur, hall disproportionné, moquette décolorée.

Un vieux type à lunettes est assis entre une plante verte géante et le large escalier qui conduit aux étages. On ne le remarque que quand il commence à tousser. Face à lui, une télévision brouillée. Les séries de l'après-midi passent, parasitées. Le type se lève de temps en temps pour régler les boutons. Il dit que c'est un problème avec le câble, mais que quand l'appareil est chaud, ça va mieux.

Trois jours durant, je croise le vieux chaque matin et chaque soir. Toujours vissé à son fauteuil, face à l'écran trouble.

Il est venu ici en vacances, pour rendre visite à des amis.

«Try Jesus»

Un unijambiste barbu est échoué entre un McDonald's et un fast-food chinois ouvert sept jours sur sept, spécialités cantonaises à l'emporter et service à domicile.

Il fixe avec des yeux absents la casquette vide posée devant lui, comme si de la regarder allait la remplir. Dans un des coins de la baie vitrée du restaurant chinois, un autocollant propose d'essayer Jésus.

On a toujours le choix de ses nourritures.

Autoroute 101

Les nuages sont rose et jaune, boules de glace vanille-fraise en apesanteur, légers dans l'air.

Le trafic roule à une vitesse constante, majestueusement, dans une libération sereine de CO₂. On dirait que l'autoroute s'envole en direction du ciel.

Rouler cloîtré dans une voiture a un effet analgésique.

L'électricité s'enclenche. Réverbères, néons, étoiles à peine visibles.

«The cutest girls in the world»

Santa Barbara, l'été éternel de la Californie. La plage s'étale face à une mer dont l'écume scintille comme de l'émail dentaire.

A l'abri d'un parasol Salem Lights, un type, la cinquantaine bedonnante et poilue, suit des yeux les femmes jeunes et moins jeunes, qui souvent ont pris l'option du remodelage plastique.

Il est allongé, parfaitement détendu. Une expression sereine flotte sur son visage.

Jerry G. vs Garth B.

Les trajets en bus tirent en longueur. De l'autre côté du couloir, un type à petites moustaches et T-shirt de l'Arizona State University tente sa chance: il a engagé la conversation avec sa voisine, une fille au nez retroussé et aux sourcils récalcitrants.

Le type a un tic: il rajuste ses lunettes avec une grimace. Il cherche à faire partager son enthousiasme. Un fan du Grateful Dead. Il a eu la chance de voir un des derniers concerts de Jerry Garcia. La fille ne fait même pas semblant de comprendre.

— J'écoute de la country depuis que j'ai sept ans, elle finit par dire. Les autres musiques, ça m'intéresse pas trop. Mon petit copain trouve même que c'est que du bruit.

Le type a l'air un peu secoué. Il cherche quelque chose à répondre, mais il ne trouve pas.

Madonna Inn

San Luis Obispo au réveil et arrêt au Madonna Inn, sorte de pièce montée, rose et crème chantilly, à la sortie sud de la ville. Un conte de fées architectural. Le troisième âge se presse à l'intérieur, direction le chariot des tourtes. Les pâtisseries sont disproportionnées, crémeuses, molles, nappées de glaçages pastel.

Les cris de joie des vieilles éclatent et éclaboussent partout alentour.

Les toilettes. L'ambiance est western, boiseries rustiques et tuyauterie en laiton astiqué.

C'est propre, ça invite à l'abandon, ça donne envie de se recueillir discrètement et en privé.

No nothing

Un premier panneau sur la porte d'entrée: «no solliciting & no loitering». Plus loin, on trouve le «we reserve the right not to serve anyone» et bien entendu le «smoking prohibited». Mobilier dépareillé, plantes vertes, poteries indiennes, statuettes africaines, pièces de batik balinaï, beaucoup de journaux et un accès internet pour les clients. A Bishop, au cœur de la Sierra et à quelques dizaines de miles de la vallée de la Mort, on consomme de l'expresso.

A côté de moi, un barbu mange un muffin géant. Nos yeux se croisent. Il hoche la tête et déclare, la bouche pleine:

— No money, no honey. Without money, you can't find a girl.

No means no. On n'a rien sans rien.

Vallée de la Mort

Le plein jour tombe à la verticale. Une nappe huileuse, chauffée à blanc, ondule au loin sur la Route 190 et s'éloigne à vitesse constante. Les rares voitures avancent au ralenti.

Arrêt à Furnace Creek, pour laisser refroidir le moteur. Le bitume exhale une odeur forte, presque organique. Il brûle comme une chaudière sous pression.

Le soleil est un arc électrique, le ciel un lac de feu, la chaleur une malédiction.